Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

34 | 2007

La bourgeoisie : mythes, identités et pratiques

Introduction

Sylvie Aprile et Judith Lyon-Caen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1252>

DOI : 10.4000/rh19.1252

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Sylvie Aprile et Judith Lyon-Caen, « Introduction », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 34 | 2007, mis en ligne le 04 janvier 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1252> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.1252>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Introduction

Sylvie Aprile et Judith Lyon-Caen

- ¹ L'idée de ce numéro est venue d'une série de questions posées par le séminaire de notre revue, «Écrire et lire le XIX^e siècle», qui s'est tenu entre 2004 et 2006; il entend poursuivre un ensemble de réflexions sur les catégories sociales formulées à l'occasion du centenaire de notre société ¹ ainsi que du numéro thématique précédent, «Relations sociales et espace public», dirigé par Louis Hincker et Jacques Rougerie ². Un diagnostic commun émergeait de ces rencontres : le déclin de l'histoire sociale, la méfiance à l'égard des classes puis des catégories sociales comme formes d'assignations identitaires se traduisent par la perte de traces et de lisibilité d'un des mots et d'une des catégories les plus travaillés de notre histoire sociale et politique du XIX^e siècle : la bourgeoisie. Régine Pernoud, auteur d'une synthèse sur le sujet il y a vingt ans, écrivait : «l'amateur d'histoire quantitative n'aurait aucune difficulté à établir que ces termes auront été les plus communément employés au cours des dernières décennies. Pièce essentielle dans le langage de base des contestataires de tous bords, c'est aussi une constante de la littérature politique ou syndicaliste à l'étranger comme en France. À tel point d'ailleurs qu'en nos années 80, il évolue vers le cliché et tombe en désuétude.» ³ Ces remarques prennent bien la mesure des changements. Le climat intellectuel et politique des dernières décennies n'est plus à la stigmatisation de la «bourgeoisie» comme groupe social mais plutôt à sa requalification, comme en témoigne l'attention portée aux classes moyennes ⁴. L'histoire quantitative, pour sa part, a connu une évolution paradoxale et heurtée : elle a quitté les rives du social pour l'économique puis y a fait récemment retour à travers les analyses de réseaux et des parcours de vie ⁵. Mais tout condamne une réflexion sur la bourgeoisie : le travail, salubre mais parfois paralysant, de déconstruction des catégories sociales, l'instrumentalisation réductrice de la Révolution française comme bourgeoisie, et le renouveau d'une critique esthétique du capitalisme ⁶. Associée au primat des approches culturalistes, celle-ci contribue au maintien d'une condamnation «bohème» de la bourgeoisie du XIX^e siècle, qui lui donne les contours de la bedaine de M. Perrichon. Si «l'histoire prend au sérieux ses acteurs», elle n'a pourtant guère envisagé le bourgeois «au ras du sol», n'ayant un temps accordé qu'un regard «aux bourgeois du Nord» ⁷.

- 2 Ce numéro entend engager une réflexion répondant à une double nécessité : revenir sur la construction historiographique de la bourgeoisie qui détermine les nouveaux terrains que nous tentons de réunir ici et comparer notre relecture avec les travaux menés ailleurs.

L'héritage du «daumardisme»

- 3 Il nous a tout d'abord semblé qu'un retour sur l'historiographie de la bourgeoisie était nécessaire pour comprendre cet effacement progressif d'un objet central pour le XIX^e siècle. Une relecture d'Adeline Daumard et un regard sur l'héritage chahuté de son œuvre nous a donc semblé indispensable. Rappelons les attaques parfois virulentes contre la domination du quantitatif qui ont accompagné la naissance de la micro-histoire : en 1975, Eduardo Grendi déclarait que le «daumardisme» était une «voie sans issue», cantonnée dans une stérile histoire des fortunes ⁸. Grendi condamnait ainsi tout à la fois l'auteur et la prééminence de la bourgeoisie parisienne comme objet historiographique.
- 4 L'itinéraire daumardien s'inscrivait dans le sillage d'Ernest Labrousse. En 1955, celui-ci avait convié les participants du Congrès international des sciences historiques réuni à Rome à explorer des voies nouvelles pour une histoire de la bourgeoisie occidentale aux XIX^e et XX^e siècles. Labrousse pointait la complexité de ce monde allant «des régions mesquines des gagne-petits aux apothéoses des plus pesantes accumulations» mais cherchait à le définir à partir d'un critère commun et restrictif : selon lui la bourgeoisie était formée de capitalistes, c'est-à-dire des propriétaires des moyens de production qui ont pour revenu le profit. C'est ce qui distingue, selon lui, la bourgeoisie de l'aristocratie, dont l'assise économique provient de la terre et des droits féodaux, et du prolétariat qui tire ses revenus du salariat. Cette définition restreinte, qui fait de la bourgeoisie économique la bourgeoisie par excellence, a été acceptée par beaucoup d'historiens des années 1950-1970.
- 5 Ernest Labrousse, qui avait conseillé de commencer par repérer tous les «suspects» de bourgeoisie et d'éviter de définir *a priori* le bourgeois, n'hésitait pas pourtant à privilégier l'idée que l'ensemble de la classe bourgeoise était née originellement du profit de l'entreprise. Il ajoutait, en parlant des rentiers, des fonctionnaires et membres des professions libérales, que toutes ces «variétés supérieures» étaient sorties de l'innombrable famille des chefs d'entreprise qui constituent numériquement le gros de la classe. Ce type d'affirmation a ensuite conduit à s'intéresser surtout aux fortunes bourgeoises et donc moins aux hommes et aux entreprises qu'aux sources de leur histoire ⁹. C'est ainsi qu'il faut comprendre les orientations des travaux et les publications majeures d'Adeline Daumard dès les années 1960 : *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848* en 1963 et *Maisons de Paris et propriétaires parisiens au XIX^e siècle* en 1965 ¹⁰. Moins connu, et donc moins critiqué, est l'approfondissement méthodologique qui fait suite à ses travaux tout au long des deux décennies suivantes, alors que les catégorisations faisaient en sociologie l'objet d'une relecture historique mettant en avant les processus à la fois longs et contingents qui ont conduit à leur élaboration ¹¹. Aux antipodes de toute cécité quantitativiste, Adeline Daumard soulignait déjà que «la fortune n'était pas indispensable pour faire un bourgeois, mais qu'il fallait avoir un minimum d'aisance pour mener une vie bourgeoise».
- 6 Le «tournant critique» des années 1980 marque peut-être non un changement de cap radical mais un repli de l'investigation sur la bourgeoisie comme objet. Repli que l'on retrouve dans l'usage même des termes : on remarque un recours beaucoup plus

générique aux mots de «bourgeois» et de «bourgeoisie», comme dans l'expression la «France bourgeoise», voire des formes d'évitement. Dans son *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Christophe Charle distingue ainsi deux modèles successifs de domination, celui des notables puis de la société méritocratique, et n'emploie le terme «bourgeois» que pour désigner les propriétaires et les cadres dirigeants des affaires industrielles, commerciales et financières ¹².

- 7 Ce sont les éléments de ce «paraître bourgeois» déjà catégorisé qui ont été ensuite interrogés par l'histoire culturelle, à travers notamment les sépultures ou les illustrations littéraires et picturales ¹³. Les travaux proprement sociaux sur la bourgeoisie devinrent plus rares. On retiendra comme une exception ceux de Pierre-Paul Zalio, où la famille est essentielle dans une définition de la bourgeoisie qu'il n'esquive pas : «l'être bourgeois apparaît ainsi comme le résultat toujours incertain d'un travail d'élaboration, de consolidation, et de gestion d'une identité et d'un statut par des groupes familiaux, statut moins automatique à reproduire que la sociologie le dit parfois, un construit dont les limites sont sans cesse repensées» ¹⁴. La sphère privée permet la transmission d'un capital culturel, qui est l'un des instruments de la cohésion sociale de la bourgeoisie.

Regards décentrés

- 8 Dans les deux dernières décennies, le renouvellement est surtout venu de trois sources : tout d'abord, du développement d'une histoire comparative notamment autour des travaux de Jürgen Kocka – l'article de Christophe Charle sur les acteurs et les actrices dans l'espace européen au XIX^e siècle, publié dans ce numéro, s'inscrit dans cette perspective; ensuite, de l'essor d'une histoire de la bourgeoisie britannique, qui, à la différence de la France, s'est développée en aval du *linguistic turn*; enfin, de l'intérêt maintenu des historiens anglo-saxons pour l'histoire de la bourgeoisie française.
- 9 Comme l'a souligné Geoffrey Crossick, l'histoire de la bourgeoisie est curieusement fort récente en Grande-Bretagne ¹⁵ : les historiens britanniques se sont surtout intéressés aux groupes dominés et la bourgeoisie a été longtemps perçue comme un thème peu attrayant. Outre-Manche, l'histoire sociale s'est développée comme une histoire alternative, voire explicitement oppositionnelle. Le développement récent de l'histoire de la bourgeoisie semble, de façon plus nette que pour la France, lié à l'évolution sociale et économique de la Grande-Bretagne depuis vingt ans. La dissolution de la classe ouvrière comme objet d'histoire et fondement de la société a forgé l'histoire urbaine et la *gender history* (histoire de la différence des sexes). Les interrogations d'ordre linguistique ont caractérisé également cette identification des groupes sociaux. Ainsi le terme de *middle class* que les historiens britanniques emploient pose problème : *middle* est le terme politique et moral qui aurait créé le terme social.
- 10 La bourgeoisie anglaise présente plusieurs particularités par rapport à la bourgeoisie française, qu'on peut synthétiser ainsi: la persistance du modèle aristocratique aurait diminué son autonomie et son rayonnement social externe; elle est aussi profondément divisée régionalement entre le Nord et le Sud. On peut ainsi distinguer la bourgeoisie des villes industrielles (Manchester, Sheffield, Birmingham, etc.) et la bourgeoisie de Londres liée au négoce international, à la finance et à la banque ou au secteur des services et des nouvelles industries organisées en sociétés anonymes. La première domine les villes nouvelles, la deuxième partage le pouvoir avec le *landed interest* et noue des relations beaucoup plus étroites avec l'aristocratie et la *gentry*.

- 11 Mais ce qui structure le plus récemment l'analyse de la bourgeoisie britannique, c'est la réflexion conduite autour de l'émergence de la notion de «société civile»¹⁶. Jose Harris a présenté un ensemble de contributions intitulées *Civil Society in British History. Ideas, Identities, Institutions* qui en synthétise les apports¹⁷. Cette notion renvoie à la question de l'État, de sa rationalité, de son rapport avec les corps intermédiaires qui existent aussi en France. Elle cherche aussi à cerner deux «événements» qui concernent directement la bourgeoisie du XIX^e siècle, la constitution d'une organisation sociale et du marché et la construction d'une société politique, lieu d'expressions et de réalisations d'idéaux politiques.
- 12 La question de la société civile nous intéresse-t-elle dans le domaine français? Il semble présomptueux d'en donner ici une réponse : contentons-nous d'en souligner la valeur heuristique et de rappeler la perplexité qui avait marqué les échanges franco-allemands autour de la *Zivill Gesellschaft*, au colloque de Göttingen 2002¹⁸.
- 13 La confrontation avec l'historiographie «anglo-saxonne» fait donc apparaître un fossé qui n'est pas seulement temporel : dans un environnement dominé par les propositions du *linguistic turn*, l'histoire culturelle et les études post-coloniales, la recherche sur la *middle class* continue outre-Manche et outre-Atlantique à bénéficier d'une grande vitalité¹⁹. Ces approches concernent également la bourgeoisie française : dans un livre récemment paru, Sarah Maza a précisément choisi le terrain de l'historiographie française pour proposer une déconstruction de la «bourgeoisie». Tout se passe comme si la bourgeoisie française constituait un repoussoir national tout en faisant l'objet d'une fascination internationale... C'est pourquoi nous avons souhaité ici publier les travaux, encore inédits en français, de deux des auteurs qui ont récemment le plus contribué au renouvellement des approches de la bourgeoisie française : Sarah Maza, citée à l'instant, et David Garrioch, qui replace sur le terrain de la micro-histoire sociale la question essentielle, et classique, du lien entre ascension de la bourgeoisie et histoire politique révolutionnaire²⁰.
- Le «mythe» de la bourgeoisie française
- 14 La tentative de déconstruction radicale de la bourgeoisie française proposée ici par Sarah Maza doit précisément se comprendre dans le cadre du *linguistic turn* et en relation avec les travaux sur la *middle class* britannique. Dans un ouvrage publié en 1995, *Imagining the middle class*, Dror Wahrman insistait en effet sur la dimension discursive de l'identité sociale²¹; il montrait comment la *middle class* britannique était apparue dans le discours politique à l'occasion de la lutte des *constitutional radicals* contre la politique fiscale du gouvernement anglais au cours des années 1790. Sans nier l'importance des processus économiques et sociaux à l'œuvre dans la formation des groupes sociaux, Wahrman s'intéressait surtout à la manière dont les discours sur l'identité sociale émergent dans les conflits politiques.
- 15 La perspective développée par Sarah Maza dans son livre *The Myth of French Bourgeoisie* relève également d'une approche culturelle de l'affirmation de la bourgeoisie. Sarah Maza souligne l'absence de cristallisation d'une identité «bourgeoise» positive, entre le milieu du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, sauf sous la Restauration, évoquée dans l'article de ce numéro, lorsque les libéraux dotent la bourgeoisie d'une identité de classe historique pour s'opposer, sur la scène politique, à l'assaut de la noblesse. Ce discours historico-politique n'a cependant pas débouché durablement sur un mouvement politique identifié aux intérêts et aux valeurs de la bourgeoisie; dans la France de 1830, celle-ci apparaît avant tout comme une identité négative.

- 16 Le travail de Sarah Maza a été vivement discuté dans le monde anglo-saxon : beaucoup de commentateurs ont souligné le caractère provocateur de ses propositions – souvent improprement ramenées à l’affirmation lapidaire selon laquelle la bourgeoisie française, tout simplement, « n’existerait pas », au moins pour la période qui coïncide, dans la vulgate des livres d’histoire, avec son ascension. Les principaux reproches adressés à Sarah Maza concernent son nominalisme et le caractère forcé de sa démonstration. En partant d’une définition restrictive, et strictement discursive, de la notion de classe – une classe n’existe pas en dehors des discours qui la constituent et, plus particulièrement, en dehors de ce qui contribue à son affirmation sur la scène politique –, Sarah Maza ne pouvait aboutir qu’à une mise en cause de l’existence de la bourgeoisie ²². Les critiques de l’ouvrage de Sarah Maza se sont ensuite situées dans une double perspective. Certains historiens refusent surtout le point de vue linguistico-politique adopté par Sarah Maza en soulignant que le langage n’est pas l’unique creuset des identités collectives, qu’il existe nombre de pratiques sociales qui contribuent, hors du langage ou à travers lui, à la constitution des groupes sociaux et en rappelant, après Pierre Bourdieu ou Roger Chartier, que les classements et les identifications sont eux-mêmes des enjeux de luttes entre les groupes ²³. D’autres critiques, tout en admettant l’apport d’une approche culturaliste, regrettaient la focalisation de Sarah Maza sur le langage politique et suggéraient un élargissement de l’étude vers la multitude des langages sociaux non politiques ²⁴.
- 17 Sarah Maza ne nie à aucun moment la possibilité d’affirmer en termes strictement socio-économiques la réalité de l’ascension de la bourgeoisie. Son propos concerne, comme l’indique le sous-titre de son livre, l’histoire de l’imaginaire social; son questionnement porte avant tout sur les raisons du refus de l’identité bourgeoise en politique avant 1850 et sur l’ambiguïté fondamentale, la tendance au déni ou au rejet de soi qui font, plus durablement encore, sa marque dans un pays voué au culte de l’unité nationale et au refus des intérêts particuliers. De ce point de vue, il faut lire l’essai de Sarah Maza comme une invite énergique et nécessaire à une réintégration des intérêts et des méthodes de l’histoire culturelle (ou de l’histoire des représentations version française), dans les questions les plus massives et les plus classiques de l’histoire sociale. Nous sommes également sensibles à la dimension expérimentale de sa démarche, à notre sens trop souvent absente de la recherche historique : et si l’on oubliait tout ce qui s’est écrit jusqu’ici et que l’on se mettait à faire l’histoire de la bourgeoisie selon d’autres modèles ²⁵? En soulignant l’absence, ou la présence ambivalente de la catégorie de « bourgeoisie » dans la sphère publique, Sarah Maza invite à une forme de défamiliarisation d’avec les langages et les modes de pensée « sociaux » des hommes et des femmes du XIX^e siècle. Autant de raisons pour introduire sur le terrain français ce travail qui ne manquera pas de faire débat. Sarah Maza nous incite à ne pas faire l’économie d’opérations de contextualisation familières aux historiens qui travaillent sur des périodes plus reculées et doivent décrypter des gestes de désignation ou de classement des individus devenus opaques ²⁶, mais que les historiens du XIX^e siècle pratiquent moins volontiers, par sentiment de proximité sans doute, avec les objets et les discours qu’ils étudient. La littérature réaliste du XIX^e siècle a joué ici un curieux rôle d’écran. La qualité et la quantité des descriptions sociales qu’elle propose continuent de produire une forme de connivence avec la société du XIX^e siècle. Pour Adeline Daumard, elle a été un inépuisable réservoir d’exemples, d’illustrations, voire de preuves concernant aussi bien les nuances fines des niveaux de fortune que les apparences et les modes de vie bourgeois. Puis cette forme de pillage

documentaire est devenue suspecte et les historiens, entendant la leçon de Roland Barthes sur les pièges de «l'effet de réel» se sont détournés des «sources littéraires» au moment même, d'ailleurs, où l'histoire de la bourgeoisie tombait en relative désuétude²⁷. Comme on le verra dans bien des articles de ce numéro, il est difficile de revenir à l'étude de la bourgeoisie sans renouer avec ce compagnonnage littéraire, tant la littérature du XIX^e siècle a contribué à la construction de nos propres objets historiques et par dessus tout, notamment pour des raisons qui tiennent évidemment au statut de l'écrivain dans la société du XIX^e siècle, à la bourgeoisie. C'est pourquoi l'intérêt des *cultural studies* pour le texte social du XIX^e siècle est d'un grand apport pour une histoire sociale désormais plus réflexive.

Identités et pratiques bourgeoises

- 18 L'article de David Garrioch sur la bourgeoisie du faubourg Saint-Marcel présente une approche absolument inverse de celle de Sarah Maza : dans une perspective exemplairement micro-historique, David Garrioch suit la constitution des fortunes et des réseaux de quelques notables d'un quartier parisien entre la fin de la Révolution française et 1830 pour «remonter» du local vers le social et poser la question des substrats extralinguistiques des identifications collectives. Si David Garrioch, dans cet article comme dans son livre sur la formation de la bourgeoisie parisienne²⁸, s'intéresse au langage, c'est, avec d'autres pratiques sociales, politiques ou plus étroitement culturelles, pour identifier les éléments qui font la cohésion d'un groupe. Pour n'être pas discursive, la démarche de David Garrioch n'est, à notre sens, pas moins constructiviste que celle de Sarah Maza : c'est le cadre local de l'observation – du quartier à l'espace parisien dans son ensemble –, l'usage parcimonieux et maîtrisé des catégorisations exogènes qui permettent ici à l'historien de proposer la généalogie d'une classe sociale. En outre, pour les historiens français encore très tributaires de la coupure entre histoire «moderne» et histoire «contemporaine», ce travail, comme celui de Sarah Maza, invite à reprendre l'histoire sociale du XIX^e siècle en continuité avec l'histoire de la période révolutionnaire. Nous savons tous que cette remise à jour est indispensable, et le suivi des familles proposé par David Garrioch montre avec éclat combien elle est fructueuse.
- 19 Les autres analyses développées dans ce numéro témoignent d'une même volonté de saisir la «fabrique» des identités sociales en alliant approche socio-économique, étude des pratiques, des gestes et des objets, exploration des langages et des symboles. Il est ainsi question des rapports entre les groupes sociaux, et, en premier lieu, du rapport aristocratie / bourgeoisie, en définitive trop souvent évacué de l'historiographie française qui a vu dans le XIX^e siècle, l'avènement ou le triomphe de la bourgeoisie sans guère pointer, sauf pour les stigmatiser, les formes de réappropriation ou de perméabilité entre les groupes sociaux et notamment avec l'aristocratie. C'est ce que tente de faire François Guillet en réinterrogeant la pratique nobiliaire du duel, très largement investie par la bourgeoisie au XIX^e siècle qui en établit sa propre grille d'usages et de codifications identitaires. C'est aussi ce que d'une autre façon l'article de Christophe Charle traduit, en interrogeant, à travers le monde des acteurs, la complexité des frontières sociales dans une pratique d'histoire comparée qui en accroît encore la dimension heuristique.
- 20 Plus proches des travaux anglo-saxons sur la société civile, les articles de Manuel Charpy et d'Eugénie Briot interrogent les notions peu usitées en France de goût, d'innovation, et de consommation qui dépassent le seul catalogage des éléments

culturels qui façonnent l'identité et l'imaginaire bourgeois. La bourgeoisie, note Sarah Maza dans son article, tout le monde croit savoir ce que c'est : «le piano au salon, l'église le dimanche, les convenances affichées...». Le piano au salon : voici précisément l'un de ces objets si évidemment «bourgeois» qui sont au cœur du travail de Manuel Charpy sur «l'ordre des choses». Manuel Charpy propose ici une histoire culturelle de l'identité bourgeoise qui ne s'appuie pas sur les discours, mais sur la «culture matérielle» des classes aisées dans le Paris du XIX^e siècle, sur tous ces objets qui façonnent, autant qu'ils expriment pour nous, l'identité bourgeoise. Exhumant ces objets infimes ou imposants – bibelots, souvenirs, portraits de famille, meubles «anciens», «paysans» ou aristocratiques –, suivant leurs circuits de production, analysant leur place, souvent étroitement codifiée, dans l'harmonie des intérieurs, Manuel Charpy restitue la dimension la plus concrète de l'identité sociale et évoque le culte de la mémoire, le souci de l'inscription des familles dans l'histoire, les enjeux toujours aigus de la distinction.

- 21 Dans une histoire économique et scientifique qui n'affleure plus guère dans les travaux sur le XIX^e siècle, trop souvent réduite à une prosopographie des entrepreneurs, Eugénie Briot tente d'analyser une figure souvent purement illustrative de la bourgeoisie : celle du parfumeur tel qu'il est connu par le César Birotteau de Balzac. Eugénie Briot étudie ici tout à la fois les stratégies de mobilité sociale des parfumeurs parisiens, leurs modalités d'accès à la notabilité, et les innovations techniques et commerciales à l'œuvre dans l'élaboration de ce produit de la distinction par excellence qu'est le parfum ²⁹.
- 22 Dans son dossier consacré aux albums de photographie de la seconde moitié du siècle, Manuel Charpy suggère enfin combien l'industrie culturelle a pu contribuer à la production des identifications sociales. Rien de moins signifiant, à première vue, que les visages et les corps figés d'un album de famille. Il y a là pourtant toute une codification des attitudes, des vêtements, des décors – l'idiome partagé de la vie de famille bourgeoise. Ces photographies sont fabriquées dans des ateliers célèbres, qui sont autant des lieux où l'on se croise et où l'on se montre que des lieux où l'identité sociale et familiale se met en scène et en images. Il n'est pas anodin que certains des photographes les plus actifs en ce domaine aient été d'anciens «bohèmes» du milieu du siècle, comme Nadar ou Carjat. Après avoir passé leur jeunesse à inventer l'envers «artiste» de la vie bourgeoise, contribuant ainsi à cristalliser une image négative, ventripotente et sans grandeur, de la bourgeoisie, ils se mirent à produire, en grand nombre, des «bourgeois de chez nous», pour reprendre l'expression célèbre de Marc Bloch.
- 23 *
- 24 * *
- 25 Ce numéro n'a aucune prétention synthétique : construit à partir d'une discussion des travaux de Sarah Maza, il offre une large part à l'histoire socio-culturelle. On peut émettre quelques regrets : la bourgeoisie que nous présentons ici n'est guère féminine, guère coloniale, ni même provinciale; elle n'est surtout guère politique hors des débats parlementaires de la Restauration (Sarah Maza) ou dans ses liens avec le moment révolutionnaire (David Garrioch) ³⁰. Ceci n'est pas un choix, mais l'une des contraintes d'un travail qui ne se veut pas un bilan mais un encouragement au dialogue et à la recherche. Nous le disons d'entrée de jeu, la bourgeoisie a eu longtemps mauvaise presse en histoire : formons que le vœu que ce numéro aidera à la sortir du rayon des

vieilleries historiographiques et contribuera à relancer des travaux sur un terrain qui, «de la cave au grenier», demeure encore à arpenter.

NOTES

- 1.. Michèle Riot-Sarcey, «Comment relire le XIX^e siècle? La *Revue d'histoire du XIX^e siècle* au milieu du gué», dans *La «Société de 48» a cent ans – Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 31, 2005/2, p. 101-114.
- 2.. *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 33, 2006/2.
- 3.. Régine Pernoud, *La Bourgeoisie*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- 4.. Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995. Christophe Charle, «Les classes moyennes en France, discours pluriel et histoire singulière», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome n° 50-4, octobre-décembre 2003, p. 108-134. Louis Chauvel, *Les classes moyennes à la dérive*, Paris, Le Seuil / La République des Idées, 2006.
- 5.. Sur ce désamour et ce retour, voir Claire Lemerrier et Claire Zalc, «L'histoire et l'historien face au quantitatif», <http://lemercier.ouvaton.org/documents>.
- 6.. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
- 7.. Bonnie G. Smith, *Ladies of the Leisure Class. The Bourgeoises of Northern France in the Nineteenth Century*, Princeton, Princeton University Press, 1981, traduction française, *Les bourgeoises du Nord, 1850-1914*, Paris, Perrin, 1989.
- 8.. Edoardo Grendi, «Il “daumardismo” : una via senza uscita?», dans *La stratificazione sociale nell'Ottocento – Quaderni storici*, 1975, n° 29-30, p. 729-737 et Susanna Magri, «Bourgeoisies. Emprunts interdisciplinaires dans l'étude d'un groupe social», *Genèses*, n° 44, septembre 2001, p. 45-64.
- 9.. Adeline Daumard, «Structures sociales et classement socio-professionnel. L'apport des archives notariales aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Revue historique*, volume 227, 1962, p. 139-154.
- 10.. Adeline Daumard, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, École pratique des hautes études, 1963 (nouvelle édition Albin Michel, 1996) et *Maisons de Paris et propriétaires parisiens au XIX^e siècle (1809-1880)*, Paris, Éditions Cujas, 1965.
- 11.. Il s'agit notamment des articles qui interrogent la pratique de la comparaison en histoire : Adeline Daumard, «Les généalogies sociales : un des fondements de l'histoire sociale comparative et quantitative», *Annales de démographie historique*, 1984, p. 9-24. Ils tirent leurs sources d'une pratique empirique, Adeline Dumard travaillant alors à une analyse comparée de la bourgeoisie française et de la bourgeoisie brésilienne. Adeline Daumard, «O qué é burguesia? Hierarquia e riqueza na sociedade burguesa», *Capitao 1*, Sao Paulo, *Perspectiva*, 1985, p. 9-31. Voir en sociologie, les travaux d'Alain Desrosières et Laurent Thévenot, *Les catégories socioprofessionnelles*, Paris, La Découverte, 1988.

- 12.. Christophe Charle, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, «Points», Paris, Le Seuil, 1991.
- 13.. Claude-Isabelle Brelot, «La réinvention du patriciat au XIX^e siècle à travers nécrologies et tombes bisontines» et Jean-Pierre Chaline, «Patriciens pour l'éternité : les monuments funéraires dans trois villes du nord-ouest de la France» dans Claude Petifrère et Claude-Isabelle Brelot [dir.], *Construction, reproduction et représentation des patriciats urbains de l'Antiquité au XX^e siècle*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 1998.
- 14.. Pierre-Paul Zalio, *Grandes familles de Marseille au XX^e siècle. Enquête sur l'identité économique d'un territoire portuaire*, Paris, Belin, 1999. Il faut aussi rappeler également les travaux de Claire Lemerrier sur les Chambres de commerce et les réseaux sociaux : *Un si discret pouvoir. Aux origines de la Chambre de commerce de Paris, 1803-1853*, Paris, La Découverte, 2003; «Liens privés et régulation de l'économie : la famille et l'institution», dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 33, 2006/2, p. 23-53.
- 15.. Geoffrey Crossick, «La bourgeoisie britannique au XIX^e siècle. Recherches, approches, problématiques», dans *Annales. Histoire, sciences sociales*, novembre-décembre 1998, n° 6, p. 1089-1130.
- 16.. Rebekka Habermas, *Frauen und Männer des Bürgertums, Eine Familiengeschichte (1750-1850)*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2000. Catherine Hall et Leonore Davidoff, *Family Fortunes: Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.
- 17.. Jose Harris (ed.), *Civil Society in British History. Ideas, Identities, Institutions*, Oxford, Oxford University Press, 2003.
- 18.. Contributions à la rencontre à ce jour inédite, *Politische Kommunikation und Zivilgesellschaft in Deutschland und Frankreich (19. und 20. Jahrhundert) / Communication politique et société civile en Allemagne et en France (XIX^e-XX^e siècles)*, table ronde franco-allemande d'histoire sociale organisée conjointement par la Maison des Sciences de l'Homme, l'Université Humboldt de Berlin, l'Université de Bielefeld, le Centre de recherches historiques (EHESS/CNRS) et la MHFA : Max Planck institut für geschichte, 26 et 27 avril 2002.
- 19.. Voir notamment la synthèse récemment traduite de Peter Gay, *Une culture bourgeoise. Londres, Paris, Berlin... Biographie d'une classe sociale, 1815-1914*, Collection «Mémoires», Paris, Autrement, 2005.
- 20.. Nous tenons ici à remercier Sarah Maza et David Garrioch, qui ont bien voulu rédiger leurs articles directement en français.
- 21.. Dror Wahrman, *Imagining the Middle Class. The Political Representation of Class in Britain, c. 1780-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- 22.. Jan Goldstein, «Of marksmanship and Marx : reflections on the linguistic construction of class in some recent historical scholarship», dans *Modern Intellectual History*, 2, 1 (2005), p. 87-107.
- 23.. Voir le compte-rendu de David Garrioch dans *The Journal of Modern History*, volume 77, 2005, p. 800-802; David Bell, «Burghers and kings», dans *The New Republic*, 21 juillet 2003.
- 24.. Jan Goldstein, «Of marksmanship and Marx...», art. cité.
- 25.. David Bell souligne combien la perspective de Sarah Maza est influencée par la manière dont les historiens américains ont, depuis les années 1970, contribué à la

reconnaissance et à l'affirmation des «minorités» en écrivant l'histoire de leur émergence.

26.. Voir par exemple, les textes réunis par Fanny Cosandey, *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, 338 p.

27.. Roland Barthes, «L'effet de réel», dans Roland Barthes, Leo Bersani, Philippe Hamon, Michael Riffaterre, Ian Watt, *Littérature et réalité*, «Points», Paris, Le Seuil, 1982, p. 81-90 (texte originellement publié dans *Communications*, n° 11, 1968).

28.. David Garrioch, *The Formation of the Parisian Bourgeoisie, 1680-1830*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1996.

29.. Sur la circulation des modes et la figure de la consommatrice, voir Lisa Tiersten, *Marianne in the Market. Envisioning Consumer Society in Fin-de-siècle France*, Berkeley, University of California Press, 2001, et le compte-rendu de cet ouvrage dans ce numéro.

30.. Citons par exemple Frederick Cooper, Anna-Laura Stoler (eds), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997.